

Juliette Pomerleau

Une oeuvre à succès

Juliette Pomerleau, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p.
(Coll. «Littérature d'Amérique»)

Gilles Dorion

Number 75, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45442ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorion, G. (1989). Review of [*Juliette Pomerleau : une oeuvre à succès* / Juliette Pomerleau, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. (Coll. «Littérature d'Amérique»)]. *Québec français*, (75), 82–82.

Juliette Pomerleau.

une œuvre à succès

■ Gilles DORION ■



quel moment un roman devient-il une œuvre d'art ? Lorsqu'il transcende la réalité brute, commune et banale, lorsqu'il s'éloigne du réel immédiat ou le transforme par la magie de l'écriture ? C'est la question que je me suis posée en refermant la volumineuse *Juliette Pomerleau*, songeur. Une première lecture me laissait un curieux sentiment de malaise, d'incertitude, peut-être même d'insatisfaction. La deuxième lecture m'a permis de cerner les causes du malaise tout en confirmant la question inévitable qu'on doit se poser devant ce genre de roman. Je me suis rendu compte que l'auteur avait réussi à établir un point de jonction entre le réel et le fictif, entre la matière vulgaire du quotidien et l'écriture transformatrice. Ce n'est pas rien ! Yves Beauchemin avait réalisé le tour de force dans ses deux précédents romans, en particulier dans le *Matou*, roman baroque où la matière, pour obéir aux caprices du genre, semblait éparpillée dans toutes les directions mais était habilement ramassée autour d'un projet précis : la réussite sociale d'un jeune couple. Mais trêve de comparaison...

Ce qui séduit, — et peut rebuter à la fois, — c'est la multiplicité des événements et des péripéties. Voilà qui saura attirer plus d'une lectrice/d'un lecteur friand-e d'aventures variées, d'énigmes mystérieuses, d'émotions diverses, amateur de longues histoires ponctuées d'imprévus surprenants, de retournements insolites. À cet égard, *Juliette Pomerleau* constitue un exemple d'un certain type de roman d'aventures, que l'abondance des notations psychologiques renouvelle mais dont l'obsédante surabondance de notations «physiques», d'observations courantes, de détails superfétatoires peut agacer ou gêner parfois. Pourtant, cette manière d'écrire, cette façon, au premier abord inusitée et déconcertante, greffe véritablement l'œuvre d'imagination dans le vécu de tous les jours sans pour cela l'empêcher de tourner à l'œuvre d'art par l'organisation, l'ordonnance de la matière romanesque. Si le fil conducteur du récit tient à la volonté têtue, tenace, (presque) inébranlable de Juliette de retrouver la trace de (et non «retracer») sa nièce Adèle Joannette, si les pistes, bonnes ou fausses, s'accroissent et néanmois alertes vers des endroits déroutants, le romancier a su organi-

ser, rassembler le réseau complexe, quoique linéaire, des péripéties, nouer les fils avec une dextérité remarquable. Il est certain que les détails en apparence inutiles, s'ils contribuent à ralentir le récit, à créer volontairement et inévitablement le suspense, à impatienter (légèrement) le lecteur/la lectrice désireux-se de savoir enfin si les recherches et les enquêtes incessantes de Juliette aboutissent, ajoutent — sans mauvais jeu de mots — de l'épaisseur au texte en renforçant l'effet de réel. Paradoxalement, au lieu d'appesantir le roman, ils lui confèrent je ne sais quelle trépidation intérieure que traduisent hors de tout doute les déplacements innombrables de Juliette ponctués par des haltes indispensables de repos, de réflexion et de nouveaux départs. Il n'en reste pas moins que l'auteur me semble être allé jusqu'à l'extrême limite de la surexploitation des codes nominatifs spatiaux et temporels, dont les marques indicelles encombrant (cela dit sans péjoration excessive...) les événements et les surdéterminent. Cela n'est pas sans conséquence car les indications, les nominations, les précisions, comme les noms de rues, les numéros de routes, les panneaux publicitaires ou indicateurs, les marques de commerce (automobiles, objets usuels...), les enseignes d'hôtels, de restaurants, de boutiques, les titres de livres, de symphonies, de films, les raisons sociales..., comportent une multitude de messages seconds, de signaux parlants au même titre que les monologues, les dialogues et les rêves ou cauchemars des personnages. Ce roman forme un immense bruissement de murmures, l'exemple type de messages subliminaux qui sollicitent sans cesse le lecteur/la lectrice, qui s'imposent à lui/à elle avec la subtilité d'un marteau pilon. Ajoutons à cela la *typisation* marquée des personnages, — même des secondaires, j'allais dire même du merle des Indes! — et nous comprendrons jusqu'à quel point de raffinement le romancier a figolé son roman, produisant ainsi une œuvre littéraire destinée à devenir une œuvre à succès.

Que Beauchemin n'ait pas raté l'occasion de rappeler quelques-unes de ses préoccupations personnelles (sans intrusion intempes- tive), comme la sauvegarde du Vieux-Montréal contre les profiteurs et les exploiters, son amour de la musique, d'égratigner au passage Alliance-Québec..., cela montre comment l'imaginaire, le réel et le social peuvent s'amalgamer et alimenter l'œuvre d'ima-

gination pour en constituer à la fois un objet de plaisir et de divertissement, mais aussi comment un romancier peut exploiter le réel et le social pour explorer l'âme humaine. Beauchemin a réussi une œuvre littéraire qui rejoint la masse et ce n'est pas là le moindre de ses mérites. Si, au sens dramatique inné qu'il manifeste on joint son sens du descriptif (portraits ou caricatures de personnages, descriptions de lieux, appels aux sens...), on aura avec l'habile dosage d'aventures, d'énigmes, de recherches et d'émotions que constitue Juliette Pomerleau une œuvre d'art.

Il est important de souligner la double thématique du roman : la recherche de la mère et la force de la musique. La première se double, dans l'esprit du jeune Denis, de la recherche du père et aboutit au meurtre de celui-ci par la mère, mythe freudien inversé ou transposé de «Tuer le père», tandis que la seconde, nettement inspirée d'un opéra et d'une peinture, manifeste une indubitable vertu thérapeutique (le romancier ne manque pas d'ailleurs de nous servir un traité abrégé de médecine, particulièrement lors de la maladie presque fatale de Juliette), qui étonne les médecins au même titre qu'une guérison miraculeuse.

Tout en admirant l'adresse avec laquelle Beauchemin a exploité la force de la musique qui ressuscite littéralement Juliette et lui redonne vie au même titre que les compositions de Martinek, doit-on déplorer l'exploitation limitée qu'il en a faite au point de vue romanesque ? S'il faut féliciter le romancier pour cette re-création originale de Martinek, doublet du compositeur américain d'origine tchèque Bohuslav Martinů, faut-il regretter que le thème musical initial n'ait pas davantage servi à la trame romanesque sinon par le leitmotiv, c'est-à-dire la répétition du même air «résurrector» ? De même, la finale me semble un peu abrupte, comme si la plume avait échappé des mains du romancier un peu lassé. Créer tant de personnages et les laisser devant un destin à accomplir n'est pas blâmable en soi : l'imagination du lecteur/de la lectrice pourra suppléer au non-écrit. Mais la nouvelle finale concernant le couple Adèle Joannette-Roger Simoneau et le retour soudain de Denis régent leur cas un peu facilement. Enfin, le travail du style est si admirable, l'expression, si bien rendue, que ces qualités ajoutent à celles que j'ai déjà retenues et justifient la lecture d'un roman si bien soigné promis à devenir une œuvre à succès.

1. Juliette Pomerleau, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. (Coll. «Littérature d'Amérique»).